



HAL
open science

Greek Gods Abroad: Names, Natures, and Transformations

Sylvain Lebreton

► **To cite this version:**

Sylvain Lebreton. Greek Gods Abroad: Names, Natures, and Transformations. *Kernos: Revue internationale et pluridisciplinaire de religion grecque antique*, 2018, 31, pp.302-307. hal-02018907

HAL Id: hal-02018907

<https://hal.science/hal-02018907>

Submitted on 14 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion grecque antique

31 | 2018
Varia

Greek Gods Abroad: Names, Natures, and Transformations

Sylvain Lebreton



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/2800>

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 302-307

ISBN : 978-2-87562-055-2

ISSN : 0776-3824

Ce document vous est offert par Université Toulouse 2 - Jean Jaurès



Référence électronique

Sylvain Lebreton, « Greek Gods Abroad: Names, Natures, and Transformations », *Kernos* [En ligne],

31 | 2018, mis en ligne le 01 octobre 2018, consulté le 17 décembre 2018. URL : [http://](http://journals.openedition.org/kernos/2800)

journals.openedition.org/kernos/2800

Ce document a été généré automatiquement le 17 décembre 2018.

Kernos

Greek Gods Abroad: Names, Natures, and Transformations

Sylvain Lebreton

RÉFÉRENCE

Robert PARKER, *Greek Gods Abroad: Names, Natures, and Transformations*, Oakland, University of California Press, 2017. 1 vol. 15,8 × 23,5 cm, x + 257 p. (*Sather classical lectures*, 72). ISBN : 978-0-520-29394-6.

- ¹ Le Parker nouveau est arrivé, ce qui est en soi une bonne nouvelle pour notre compréhension du polythéisme hellénique, ne serait-ce que parce que Robert Parker (R.P.) y poursuit son parcours en élargissant encore le terrain exploré. Après Athènes et le monde grec égéen, l'A. franchit les frontières de cette « *old Greece* » pour embrasser l'ensemble d'un monde hellénophone s'étendant de l'Espagne à l'Afghanistan¹ ; ce faisant, il étire également le spectre chronologique, dépassant la borne basse de ses précédents ouvrages (*grosso modo* les III^e-II^e s.) pour aborder principalement les périodes hellénistique et impériale. La richesse de la documentation extra-égéenne à ces époques, mais surtout l'objet de ces *Greek Gods Abroad*, le commandent : il s'agit de rendre compte de l'ampleur de la diffusion des dieux grecs hors de Grèce, et d'éclairer les *transformations* que cette « *divine diaspora* » a pu entraîner sur leurs *natures*, à travers le prisme de leurs *names* (entendus au sens large).
- ² C'est probablement la genèse de l'ouvrage — à savoir la refonte de trois *Sather Lectures* dispensées en 2013, et l'ajout de quatre chapitres supplémentaires —, aboutissant à ce que l'A. qualifie lui-même d'« *hybrid product* », qui explique l'absence d'introduction proprement dite. En tient lieu un premier chapitre (*Names and Epithets*, p. 1-32) qui entend faire le point sur les différents processus et formes de dénomination du divin avant la « *divine diaspora* » de l'époque hellénistique. Prenant appui sur une documentation ancienne riche et parfaitement maîtrisée, R.P. (ré)éclaire les différentes catégories permettant d'ordonner ce matériau onomastique foisonnant et les stratégies

qui sous-tendent ses utilisations. Il revient en effet sur : les théonymes et leurs substituts (euphémiques, honorifiques, par défaut...); la différence entre épithètes poétiques et culturelles ; la distinction, parmi ces dernières, entre celles qui visent à distinguer une figure divine d'une autre et celles qui mettent en exergue un aspect particulier d'une puissance divine ; les processus inverses de (semi-)autonomisation des épithètes ou d'utilisation de théonymes comme épithètes. L'A. fournit ainsi une utile synthèse des études portant sur les noms et épithètes divins grecs, en plein essor ces vingt dernières années et auxquelles il a lui-même largement contribué². Il ne manque pas d'enrichir cette synthèse d'une nouvelle catégorisation qui distingue les dénominations utilisées pour *s'adresser aux dieux* de celles employées pour *y faire référence*. Tout à fait bienvenue en ce qu'elle met de façon pertinente l'accent sur les contextes d'énonciation, cette distinction y perdrait beaucoup, néanmoins, si elle se voyait doublée d'une hiérarchisation entre les deux catégories³.

- 3 Le chapitre 2, sobrement intitulé *Interpretatio* (p. 33-76), traite des modalités et des implications de ce processus. R.P. définit l'*interpretatio* comme une adaptation choisie par une culture donnée de son système religieux à celui d'une autre culture. Après un bref aperçu diachronique et transculturel du phénomène, depuis Ougarit jusqu'à l'Empire gréco-romain, l'A. souligne son caractère réciproque, avant de proposer une typologie de ses modes d'expression (y compris son évitement), point qu'il détaille dans le chapitre suivant. R.P. analyse ensuite les critères permettant d'identifier les divinités entre elles (domaine de compétence, importance dans le panthéon d'une société donnée, mythe, iconographie) avant de tenter d'en expliquer les raisons et justifications. L'absence de théorisation de l'*interpretatio* par les Anciens empêche toute réponse globale à cette question, une bonne appréciation du phénomène nécessitant une approche au cas par cas, contextualisée. L'A. n'en souligne pas moins le caractère naturel, non imposé de ce processus (distinguant au passage « *accepted interpretatio* » et simple « *external interpretatio* ») qui permet, selon lui, de jeter des ponts par lesquels passent les idées, tout en maintenant un équilibre entre assimilation et reconnaissance de la différence. Il en conclut que l'apparente facilité des polythéismes à coexister reposerait notamment sur l'existence d'un « *universal polytheism* » (p. 75-76), assertion développée dans le chapitre suivant.
- 4 Le chapitre 3 (*Gods of Many Nations and Their Naming in Greek: Non-Greek Naming Traditions*, p. 77-110) aborde en effet de façon plus concrète et détaillée les stratégies de dénomination de ces « mêmes dieux » du « polythéisme universel » au sein des différentes sociétés du monde hellénophone. Après avoir rappelé la surreprésentation des sources grecques et latines relatives à l'*interpretatio*, et par conséquent le manque de point de vue « indigène » sur le phénomène, R.P. formule deux constats généraux. Le premier est que la stratégie de dénomination dépend de la (des) langue(s) utilisée(s), et notamment du recours ou non au bilinguisme ; en l'espèce, on emploie rarement un théonyme traduit dans sa langue maternelle, sauf s'il n'a pas d'équivalent. Deuxièmement, les divinités grecques sont habituellement désignées par des noms propres, par distinction de celles du Proche-Orient qui en sont souvent dépourvues. Découle de ce double constat une typologie distinguant les différentes modalités d'*interpretatio* possibles, modalités qui ne sont pas spécifiques à des régions données : l'évitement de l'*interpretatio*, qu'il passe par la conservation du théonyme dans la langue d'origine (Isis, Mithra), le recours à des titres (*Hemithea* ou *Parthenos* en Carie) ou la formation en grec d'expressions nouvelles (*Hosios kai Dikaios*, *Theoi Sklèroi*) ; la

juxtaposition de deux théonymes (Zeus Ammon, même s'il n'est pas impossible que Zeus ne signifie ici que « grand dieu »⁴) ; l'emploi d'épithètes « parlantes », traduites (Zeus *Stratios*) ou non (Zeus *Absameios*) ; l'adjonction d'un toponyme ou d'un ethnonyme (sous forme adjectivale ou non) au théonyme, option la plus fréquemment observable. La création de nouvelles épithètes, plus que leur traduction, a contribué à l'accroissement du stock de dénominations divines.

- 5 Dans le chapitre 4 (*Supreme, Ancestral and Personal Gods*, p. 113–131), R.P. envisage la dénomination des dieux sous un angle plus « théologique » à travers quatre cas de figure. Le premier est celui des « *Gods 'of individuals* », *i.e.* désignés par une épithète ou par un nom d'acteurs (individu ou groupe) au génitif. Le phénomène, assez rare en pays grec, est en revanche plus fréquent en Anatolie où il devient massif à l'époque impériale, sans qu'un schéma explicatif unique puisse être déterminé. En revanche, l'A. suppose que le phénomène similaire observable dans le Hauran serait hérité des sociétés nomades, au sein desquelles il est plus commode d'identifier un dieu par une ou des personne(s) que par un lieu. Ensuite (*Gods ancestral and personal*), R.P. interprète les épithètes *patrô(i)os* et *patrios* — qui désignaient le plus souvent les dieux des *phratry-like groups* dans le monde grec classique⁵ — comme la façon grecque de retranscrire les expressions telles que « mon/mes, ton/tes, notre/nos, leur(s) dieu(x) », fréquentes dans les langues sémitiques. Sans surprise, cette mise en avant de l'ancestralité est fréquente, celle de l'innovation presque absente. Troisièmement (*Supreme Gods*), on ne saurait identifier systématiquement un dieu désigné comme Zeus *hagios*, *hupsistos*, *megistos*, *ouranios*, etc. au Proche-Orient à l'époque romaine avec Baalshamîn ; inversement, ce dernier ne semble pas avoir d'équivalent fixe en grec. Enfin, R.P. aborde le cas épineux du *Highest God*, *i.e.* (Zeus/Theos) *Hupsistos*. Après avoir rappelé l'ancienneté de l'usage de l'épithète dans la littérature grecque et son utilisation spécifique dans la *Septante*, l'A. souligne une différence entre la Grèce d'Europe, où *Hupsistos* est plus souvent associé à Zeus, et le reste de l'Orient méditerranéen, où l'épithète est majoritairement employée seule ou combinée à Theos. Synthétisant le débat entre « séparatistes » tels que Nicole Belayche, pour lesquels l'épithète peut s'appliquer à de nombreuses divinités locales différentes, et la tendance portée par Stephen Mitchell, selon laquelle *Hupsistos* serait un nouveau dieu, singulièrement différent des autres⁶, R.P. déploie un art consommé de la synthèse en envisageant la diffusion d'une tendance à l'exaltation d'un dieu suprême et anonyme, sans que cela n'implique ni pratiques culturelles spécifiques, ni tendance au monothéisme.
- 6 Dans le chapitre 5 (*Ad Maiorem Deorum Gloriam: The Growth of Praise Epithets*, p. 132–153), R.P. met en exergue les tendances inflationnistes et accumulatives de l'usage des épithètes divines laudatives aux époques hellénistique et impériale. Partant de l'examen de l'emploi de *theos* comme titre (*i.e.* s'ajoutant au théonyme, mais ne le remplaçant pas), puis des épithètes laudatives à proprement parler — notamment les plus fréquentes, telles que *hagios*, *kurios*, *epiphanès*, *sôtèr*, *mezas/megistos* et *epèkoos* —, l'A. avance pour principale cause de leur profusion l'influence de traditions non-grecques. Bien entendu, d'autres facteurs sont à l'œuvre et R.P. ne manque pas de les discuter, pour les relativiser : porosité avec les évolutions politiques et sociales (exaltation des pouvoirs politiques personnels, prépondérance des élites civiques et domination accrue des populations) et phraséologie associée ; essor supposé de la « *personal religion* » ; compétition accrue entre les cultes. L'A. n'en conclut pas moins que les disparités d'expression du phénomène et la pluralité de ses causes constituent en elles-mêmes une donnée explicative, d'autant plus quand elles sont projetées sur une carte : ces

dénominations laudatives restent plus fréquemment employées dans les régions d'origine des traditions religieuses qu'elles retranscrivent en langue grecque ; autrement dit « *the shared language was a mixing pot, but not a melting pot in which all cultural differences were effaced* » (p. 153).

- 7 La très cosmopolite Délos hellénistique (*i.e.* sous l'occupation athénienne de 166 à 88) constitue ainsi un cas d'étude idéal — tout autant qu'exceptionnel — pour poursuivre la réflexion à une échelle plus resserrée et fait donc l'objet du sixième et dernier chapitre (*Delos: Where God Meets God*, p. 154–172). Après avoir brossé un tableau de la situation de l'île à partir de l'octroi de son statut de port franc, tant sur le plan socio-ethnique (prépondérance de la culture grecque et importance de la population proche-orientale) que religieux (cultes émergents et en retrait ; articulation entre les acteurs « civiques » athéniens et les associations ; hétérogénéité de la clientèle fréquentant les Sérapieia et le sanctuaire de la déesse syrienne), R.P. en vient plus particulièrement à l'incidence de ce contexte fluide sur les noms divins. Le premier constat qui s'impose est celui de la relative rareté des théonymes non grecs (si l'on fait abstraction des textes latins), compte tenu de la composition ethnique de l'île. Par ailleurs, l'examen de nombreuses dédicaces combinant des théonymes grecs et des théonymes non grecs (ou plus souvent des épithètes procédant de l'*interpretatio*, selon les modalités évoquées précédemment) tend à montrer qu'elles procèdent de logiques conjoncturelles, relevant de contextes précis, plutôt que de normes bien établies. Est-ce à dire que l'« *universal polytheism* » trouverait à Délos le terrain de sa complète expression ? Rien n'est moins sûr, si l'on tient compte des nombreuses normes rituelles (règlements sacrificiels, règles de pureté) qui y préservent les spécificités de traditions culturelles bien distinctes. Ainsi, une population cosmopolite fréquentait les sanctuaires de « *gods of many nations* » installés dans l'île, sans que (*e.g.*) Isis, Astarté et Aphrodite ne fusionnent jamais totalement : « *in that sense, interpretatio is revealed as ineffective* » (p. 172).
- 8 Comme les précédentes cuvées, le Parker 2017 est généreux en appendices : *Greek Gods Abroad* n'en compte en effet pas moins de huit, qu'il serait hors de propos de détailler ici. Il faut néanmoins dire quelques mots du dernier (*Exported Gods: The Cults of Hellenistic Colonies*, p. 205–232) qui peut être tenu pour un chapitre à part entière. R.P. y consacre en effet une bonne vingtaine de pages aux dieux des fondations coloniales hellénistiques. Sur cette question assez peu traitée au regard de son intérêt (la faute à une documentation trop pauvre), les conclusions proposées par l'auteur sont, de son propre aveu, sinon décevantes, du moins attendues : les panthéons coloniaux combinent divinités de la métropole, divinités grecques répandues, divinités locales (le « déjà-là ») et (surtout) monarques ayant favorisé l'établissement colonial. Une bibliographie (p. 233–244) et un index thématique (p. 245–257) de rigueur clôturent l'ouvrage.
- 9 La conclusion (p. 173–178) refermée, que retenir de ces *Greek Gods Abroad* ? Ce serait faire un faux procès à R.P. que de déplorer des manques — aussi légitimement frustrants soient-ils — que son ouvrage ne promet jamais de combler. La mise à contribution de l'iconographie (évoquée p. 1), aurait sans doute doublé la taille du volume, et retardé d'autant sa parution. Les spécialistes du Proche-Orient trouveront peut-être à redire sur le traitement des sources ou les choix bibliographiques relevant de leur champ d'étude. Mais, comme l'A. le reconnaît lui-même, un examen détaillé et comparé des formes de dénomination divine des polythéismes de la méditerranée antique « *would be a huge task, and one requiring a team of specialists* » (p. 80)⁷. La thèse principale du livre — les changements de mode de dénomination du divin aux époques hellénistique et impériale

traduisent à la fois un changement de leur fonction (glorifier et non plus identifier les dieux) et l'influence de traditions religieuses extérieures (*i.e.* non grecques) — n'en resterait pas moins à discuter... si R.P. n'avait pas lui-même, fort à propos, d'autres facteurs explicatifs au phénomène, même si certains mériteraient peut-être d'être davantage soulignés (les dynamiques politiques et sociales, et l'impulsion que leur a donnée Rome). Surtout, il y a fort à parier que tous ses lecteurs ne se résoudre pas à tenir pour acquise — sur le fond comme sur le choix des termes employés — une assertion telle que « *the uncertainty felt by pagans about the nature of the figures to whom they prayed — combined with a certainty that a highest god did indeed exist* » (p. 177), même si elle concerne le cas spécifique d'*Hupsistos*.

- 10 Cette propension à nourrir le débat n'est pas la moindre qualité de ce livre ; elle n'est bien entendu pas la seule. L'érudition, la maîtrise d'une documentation et d'une bibliographie riches, le sens de la mesure et de la nuance, la finesse d'une écriture qui rend limpide une matière fort complexe (parce que tout à la fois trop lacunaire et trop foisonnante), autant de qualités auxquelles R.P. a habitué son lectorat, ne surprennent plus. Elles n'en suscitent pas moins toujours l'admiration, tout autant que l'ampleur du champ exploré par l'ouvrage, qui invite, chemin faisant, le lecteur à s'interroger sur les relations entre cultures dans l'antiquité, mais également sur le rapport que nos cultures contemporaines entretiennent avec ces dernières. C'est aussi pourquoi les *Greek Gods Abroad* trouveront toute leur place dans la bibliothèque idéale de l'historien (des religions, du monde grec antique, de l'historien « tout court ») entre *On Greek Religion* et le Parker 2023 (?).

NOTES

1. De fait, l'attention est essentiellement portée sur l'Asie Mineure et le Proche-Orient, comme en témoignent les deux seules cartes qui illustrent l'ouvrage p. 111–112.

2. Quelques jalons : A. CHANIOTIS, « Epiklese », in *Der Neue Pauly*, vol. 3, 1997, col. 1118–1121 ; P. BRULÉ, « Le langage des épiclèses dans le polythéisme hellénique (l'exemple de quelques divinités féminines) », *Kernos* 11 (1998), p. 13–34 ; R. PARKER, « The Problem of the Greek Cult Epithet », *Oath* 28 (2003), p. 173–183 ; P. BRULÉ, S. LEBRETON, « La Banque de données sur les épiclèses divines (BDDE) du Crescam : sa philosophie », *Kernos* 20 (2007), p. 217–228 ; N. BELAYCHE, P. BRULÉ, G. FREYBURGER, Y. LEHMANN, L. PERNOT, Fr. PROST (éd.), *Nommer les dieux : théonymes, épithètes, épiclèses dans l'Antiquité*, Turnhout, 2005 ; Fr. GRAF, « Gods in Greek Inscriptions: Some Methodological Questions », in J.N. BREMMER, A. ERSKINE (éd.), *The Gods of Ancient Greece: Identities and Transformations*, Edimbourg, 2010, p. 55–80 (notamment p. 67–74) ; S. HORNBLLOWER, « Lykophron and Epigraphy: The Value and Function of Cult Epithets in the Alexandra », *CQ* 64 (2014), p. 91–120 ; S. LEBRETON, « Epithets, divine (Greece and Rome) », in *The Encyclopedia of Ancient History. Online Additions*, 2016.

3. Est-ce ce qu'entend R.P. en qualifiant la seconde catégorie d'« *administrative epithets* » ? Il serait en tout cas dommageable de tenir celles-ci pour moins importantes d'un point de vue « religieux » : quiconque a l'habitude d'utiliser des sources aussi administrativement « arides » de prime abord que des comptes ou des inventaires (cf. *e.g.* IG I³ 369 et 383) est bien conscient de l'importance de ce type de document pour la compréhension du polythéisme hellénique.

4. Cf. R. PARKER, « Zeus plus », in C. BONNET, N. BELAYCHE, M. ALBERT LLORCA, A. AVDEEF, Fr. MASSA, I. SLOBODZIANEK (éd.), *Puissances divines à l'épreuve du comparatisme : constructions, variations et réseaux relationnels*, Turnhout, 2017, p. 327-338.
 5. Cf. R. PARKER, « πατρῷοι θεοί: The Cults of Sub-Groups and Identity in the Greek World », in A.H. RASMUSSEN, S.W. RASMUSSEN (éd.), *Religion and Society: Rituals, Resources and Identity in the Ancient Graeco-Roman world: the BOMOS-Conferences 2002-2005*, Rome, 2008, p. 201-214.
 6. Cf. N. BELAYCHE, « Hypsistos. Une voie de l'exaltation des dieux dans le polythéisme gréco-romain », *ARG* 7 (2005), p. 34-55 et EAD., « De la polysémie des épicleses : Ὑψιστος dans le monde gréco-romain », in *Nommer les dieux* (supra, note 2), p. 427-442. Contra, St. MITCHELL, « The Cult of Theos Hypsistos between Pagans, Jews, and Christians », in P. ATHANASSADI, M. FREDE (éd.), *Pagan Monotheism in Late Antiquity*, Oxford, 1999, p. 81-148 et ID., « Further Thoughts on the Cult of Theos Hypsistos », in St. MITCHELL, P. VAN NUFFELEN (éd.), *One God: Pagan Monotheism in the Roman Empire*, Cambridge, 2010, p. 167-208.
 7. C'est précisément l'objet du projet *Mapping Ancient Polytheisms* (ERC 741182 MAP : <https://map-polytheisms.huma-num.fr>), lancé à l'Université Toulouse 2 en octobre 2017.
-

AUTEURS

SYLVAIN LEBRETON

Université de Toulouse – Jean-Jaurès